

« Un grand pot-au-feu en ébullition »

Juan José Mosalini a repris pied depuis un an dans la vie musicale de Buenos Aires. Le public a reçu le maestro de Paris avec ferveur et admiration. Lui mesure la perspective de trente ans de tango joué loin de l'Argentine. Et toute la vitalité actuelle du genre

H¹N¹, deux lettres, un chiffre comme un monogramme de la panique paranoïaque. En ces temps de grippe porcine, A, saisonnière, espagnole (rayez les mentions inutiles et rajoutez le choléra, la peste noire, la rage...), Buenos Aires hésitait à mettre le nez au balcon des théâtres mais il a suffi d'un 11 juillet « *Día del bandoneón* » (1) pour bourrer la Trastienda jusqu'aux cintres.

Présentant cette soirée des maestros, Ignacio Varchausky, cheville ouvrière de TangoVia et producteur de la collection de disques de bandoneón solo « *el arte del bandoneón* » chez Epsa, n'en revenait pas lui-même. Le bon peuple avait envie de s'aérer les oreilles, les bronches et l'âme. Juan José Mosalini, Julio Pane, Walter Rios, Néstor Marconi et Leopoldo Federico – dans cet ordre et parfois en duo – prirent donc possession de la scène et portèrent l'instrument en majesté. Juan José Mosalini, lui, avait véritablement repris pied un an plus tôt, lors du festival de tango, dans la vie musicale portègne. Mais l'apôtre du bandoneón à Paris se trouvait associé cette fois, pour la première fois depuis de très longues années, à la célébration de l'instrument-roi du tango parmi ses pairs. Premier en lice, son jeu fut – allez, oui – sublime et l'émotion énorme : « *dans les loges, tout le monde pleurait* », nous confia-t-il plus tard.

La Salida l'a ensuite rencontré dans son chez lui de Buenos Aires, à quelques pas de l'Abasto où il mène désormais une moitié de sa double vie, portègne et parisienne,

pour évoquer ce que fut le tango de Mosalini à distance de la source.

Et le retour à cette même source qui en fait est... un peu partout.

● « **Est-ce important de retrouver le ferment musical de Buenos Aires dans la ville même, l'atmosphère de ce "Jour du bandoneón" ?**

◇ À 12000 kilomètres, je n'arrive pas à vivre la partie quotidienne de cette activité professionnelle faite d'amitié, d'échanges dans tous les sens du terme. Donc, je me sens forcément un peu plus flatté par l'événement que mes collègues. D'un autre côté, c'était un peu réciproque, ils attendaient aussi de moi dans cet échange...

● **Avez-vous ressenti beaucoup de frustration pendant toutes ces années, à devoir créer loin du pays ?**

◇ Très sincèrement, non. J'avais bien, comme on le dit très justement en français, le mal du pays, cette sensation de quitter le pays en tant qu'immigrant. On paye un prix de ce point de vue, mais pas plus que n'importe quelle personne contrainte pour x raisons d'abandonner son pays. Par rapport à mes activités liées au tango, je pense même que j'ai eu de la chance d'avoir quitté l'Argentine car à l'époque le manque de liberté, d'air, était tel qu'il étouffait le développement de la musique. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont mes amis, ceux qui ont connu ce contexte et ont pu comparer avec notre chemin, le mien, mais ceux aussi des Beytelmann, Gubitsch et autres...

Nous avons bénéficié d'une liberté d'expression qui était impossible en Argentine entre 1976 et le retour de la démocratie. J'ai eu alors l'opportunité d'enregistrer deux disques de bandonéons solos alors qu'ici, c'était impossible. Les labels d'ici n'auraient jamais eu l'idée à l'époque d'éditer un tel disque. Quelques enregistrements isolés oui, mais tout un disque ? C'était une chance. Vous vous rendez compte, en 1979 – oui, cela fait trente ans – quand j'ai envoyé ce matériel en Argentine, personne parmi mes amis ne comprenait comment une maison de disques avait pu m'offrir une telle opportunité. Federico, un des plus proches, mais les autres aussi, un Julio Pane par exemple, étaient admiratifs de ce point de vue. Il faut mesurer ce que signifie aujourd'hui la collection initiée par TangoVia. Elle a trois ? quatre ans ? Vous rendez-vous compte du temps qu'il a fallu pour récupérer en Argentine le travail de tels interprètes ? Heureusement aujourd'hui, on peut goûter des Marconi, Pane, Federico, Rios et d'autres...

« Nous avons besoin de la réaction du public d'ici, de ce terrain naturel »

● **Et le fait d'avoir renoué la connexion ?**

◇ Cette confrontation est très revitalisante. Très stimulante. Va savoir jusqu'où ? J'ai du mal à le placer au niveau conscient. C'est la dynamique propre à l'histoire de cette musique qui bouge tout le temps. Donc, tout ce que nous avons fait là-bas (*en Europe*), venir le confronter sur le terrain naturel du tango, comme l'an passé au festival 2008, avec mon quinteto, ce n'est pas neutre. Cela a produit une certaine réaction, mitigée, plusieurs façons de voir ce que nous avons fait car il y avait un fort pourcentage de nouvelles compositions, de Leonardo Sanchez, de moi-même. Personne ne connaissait



© Pedro Lombardi - Mañana

notre travail. Nous avons besoin de la réaction du public d'ici, de ce terrain naturel disons. C'était fort de se confronter. Cela nous a donné une forme de confiance, nous avons compris que nous n'avions pas eu tort de nous lancer dans ce type d'aventures.

● **Buenos Aires a beaucoup changé ces trente dernières années. Qu'avez-vous perdu de lui ?**

◇ Fondamentalement, rien ne me manque. D'autant que, même sans jouer, j'étais déjà revenu et, de plus en plus, j'allonge mes séjours. Mais si je dois juger des trente ans qui séparent le Buenos Aires que j'ai connu de maintenant, je ferai tout de même une différence. Nous avons vécu vingt-six ans de continuité démocratique, ça compte ! [...] Au milieu de tout ça, de nouvelles générations ont abordé cette musique de façon incroyable, avec beaucoup de force. ▶

Je ne sais pas d'où cela sort, mais c'est énorme, en quantité – il n'y a qu'à voir le nombre de bandonéonistes, soixante, cent, voire plus ? – et en qualité – beaucoup sont d'un très grand niveau –. Si l'on compare avec ma génération, c'est beaucoup plus important. Nous étions une quinzaine, pas plus, le contraste est terrible. Et en plus, nous étions mal vus, on nous regardait de façon un peu étrange, comme l'accordéon en France à la même époque. Aujourd'hui, la reviviscence est incroyable. Nous avons de nouveaux compositeurs, interprètes, beaucoup de respect pour le passé, les gens se tournent vers des références indiscutables comme Pugliese, Troilo, Salgán. Les jeunes intègrent cet héritage qui leur permet de développer plus tard leur propre discours.

● **Et le tango, disons “de l'extérieur”, qu'a-t-il apporté pendant cette même période au tango d'aujourd'hui ?**

◇ Participer à un festival à Paris, Rome ou Berlin est une confrontation avec des peuples très cultivés musicalement et exigeants en conséquence. Le tango du trio Beytelmann-Caratini-Mosalini nous a offert la possibilité, en Allemagne particulièrement, d'accéder à un public à l'esprit très large, très ouvert, même s'il ne connaissait pas forcément le tango. Mais il était exempt de tout a priori, alors qu'ici, il y avait toujours le risque d'une réaction de rejet des orthodoxes, des intégristes. Aujourd'hui, entendre que Piazzolla n'est pas du tango est devenu très rare, mais cela a fortement existé. Un ostracisme qui a pu toucher aussi des gens qui, plus modestement, travaillaient et créaient en Europe des choses très intéressantes, comme les compositions de Beytelmann⁽²⁾. Selon le milieu où l'on produit, la réaction est contrastée. La possibilité de confrontation était plus large pour nous que si nous étions restés “à la maison”, Buenos Aires, Río de La Plata... On sait bien que le tango n'aurait pas existé sans les immigrants [...]. Et aujourd'hui, tout est

ouvert. Il y a peut-être plus de bandonéonistes au Japon qu'ici ! C'est l'arc-en-ciel avec des couleurs qui passeront, d'autres qui resteront mais chacun laisse sa petite trace.

● **Et le retour de l'orchestre typique ?**

◇ C'est un grand pot-au-feu en ébullition. Il y a en a une vingtaine peut-être. Des gens vont écrire de façon nouvelle pour l'orchestre. De la *Fernández Fierro* à Julian Peralta, en passant par *Flores negras* en France, il y a beaucoup de choses très intéressantes... *Flores negras* par exemple, c'est formidable, ce groupe est en train de créer un nouveau répertoire ». ■

recueilli à Buenos Aires par Jean-Luc Thomas

(1) Le concert a lieu à la date anniversaire de la naissance d'Aníbal Troilo.

(2) À écouter notamment le très bel album "Clásico y Moderno, Mosalini y Quatuor Benaim interpretan Beytelmann" du label *Mañana*.

PUB